

Roger Laporte

La légende du guetteur

Sur ce haut plateau inhabité, à la végétation rare, au ciel vide, le jour commence à décliner. Il fait froid. Mon pas est si léger qu'il ne peut être perçu même par une oreille aux aguets, mais j'ai préféré m'arrêter à bonne distance d'un homme immobile, presque immobile. Je le vois de dos. Il ne s'est pas retourné ; il ne se retournera pas : rien ne peut le distraire. Il veille.

Il scrute le lointain, mais qui pourrait s'aventurer sur cette terre sauvage, à l'écart de toute voie de migration ? Même ceux qui perdent leur route et sont complètement égarés se détournent de cette contrée que sans doute aucun homme n'a jamais foulée.

Il scrute sans relâche l'horizon vide. Singulière sentinelle que nul ne viendra relever, il accroît la solitude.

Rien ne bouge. Le jour n'en finit pas de tomber, mais n'est-il pas éternellement sur son déclin ?

Est-ce que je vois un paysage, ou un tableau qui représente une lande déserte où la nuit tarde à venir, un tableau qui aurait pour titre La Légende du Guetteur ?

Il veille sur les confins inviolés ; il surveille l'horizon extrême, et pourtant il n'attend personne : ni ami, ni ennemi, ni quelque inconnu. Il ne m'attend pas : comment ne me sentirais-je pas un intrus ! Il est temps que je rebrousse chemin, mais ne me suis-je pas retiré depuis longtemps ? Depuis toujours ?

Je n'aurai été que le personnage d'un rêve, le cauchemar du Guetteur qui, usé par tant de veilles, s'est un instant assoupi. Il se réveille en hurlant. La solitude n'est pas rompue, car seul un écho fragile lui renvoie son cri : « Halte-là, qui vive ? »

Nota-Bene. Commandé en 1990 par la F.D.A.C. du Val-de-Marne – opération « Les yeux fertiles - Suite Paul Eluard » –, le manuscrit original est écrit à l'encre de Chine sur papier Fabriano (76×56). Sur un Fabriano de même format, une œuvre de Catherine Viollet, huile et fusain, fait pendant à ce manuscrit.